

## Les Immigrés Africains Et La Vie Frauduleuse En Occident Dans Bleu-Blanc-Rouge D'Alain Mabanckou

Ifeoma Mabel Onyemelukwe<sup>1</sup>

### Abstract

---

Immigration, which has been in existence since time immemorial, has become a planetary evil. Millions of human beings – men, women, the old, the young, boys, girls and children – embark today on migratory adventure, which, many times, risk ending in catastrophic incidents. The radio, the television and the social media always broadcast the sad news of the cap siding of ramshackle ships transporting Africans across the Mediterranean Sea to the West and the enormous human losses resulting from such. Some end up becoming slaves, others go into prostitution while some others experience terrible and brutal death having become victims of human organ harvesting, a criminal act perpetrated by some gangsters. Innumerable persons make attempts to flee from their homeland orchestrated by the desire to find a better place. This massive exodus is provoked by incessant wars which ravage their countries, acts of terrorism and other forms of violence especially structural violence (poverty, famine and unemployment). African Literature has taken a new direction which Chevrier named *migritude* (Afrique(s)-sur-Seine). *Migritude* writers, humanist in nature, are concerned about the fate of immigrants especially their compatriots. One of them, Alain Mabanckou, a Congolese writer, in his debut novel *Bleu-blanc-rouge* (1999) (*Blue-White-Red*) gives an excellent picture of the fraudulent life of African immigrants in France. The objective of the present study is to examine this fraudulent life of African immigrants as depicted by Alain Mabanckou in *Blue-White-Red*. Our study makes use of some eco-critical concepts namely: monoculture of the mind, zoo criticism, slow violence and the environmentalism of the poor. It also has at its disposal the sociological and psychoanalytical methods. It is found that the major factor which predisposes African immigrants to fraudulent ways of living is discrimination which they face in the West. This strange world shuts them out. We discover also in this study that their fraudulent way of life has positive effects like partial integration of the immigrant in the host society as well as negative consequences such as paradoxical life, arrest by the police, imprisonment and expulsion. We come to the conclusion that although Mabanckou denounces openly the fraudulent way of life of African immigrants in the West, and specifically in France, this humanist criticises in a subtle manner the discrimination suffered by African immigrants in the French society given that they are compelled to device crooked ways that will enable them make it in life. Furthermore, Mabanckou denounces the thingification and marginalization of African immigrants by French authorities.

---

**Keywords:** African immigrants, fraudulent way of life, *Bleu-blanc-rouge*, *Blue-White-Red*, Alain Mabanckou

### Introduction

L'immigration est un phénomène qui existait depuis la nuit des temps. Cela a lieu, lorsqu'un individu ou groupe se déplace de son lieu d'habitation naturelle à un autre endroit soit à proximité de cette terre natale soit bien loin d'elle.

L'immigration peut s'effectuer entre deux villages ou villes dans la même enclave culturelle (ex. les gens d'Arochukwu migrés à plusieurs autres villes de l'Est du Nigeria, parmi les Igbo), ou entre deux ethnies différentes (ex. les gens igbo qui ont migré à Igala et de là à la ville de Benin). Ce phénomène d'immigration se dit alors *transnational*.

---

<sup>1</sup> Professor, Department of French, Ahmadu Bello University, Zaria, Nigeria

Parfois, l'immigration est transcontinentale. Dans ce cas, certains individus migrent d'un pays à un autre dans le même continent. Nous citons à titre d'exemple les Ghanéens qui immigreront au Nigeria et vice-versa. Un bon nombre de jeunes de diverses parties d'Afrique ont migré en Afrique du Sud, en Lybie et au Soudan, par exemple.

En troisième lieu, il y a l'immigration internationale. En d'autres termes, c'est une affaire qui se passe entre des pays retrouvés dans des continents différents, l'Afrique et l'Europe, par exemple. De nos jours, toujours est-il que les médias rapportent la fin tragique d'un nombre infini d'Africains qui courent des risques traversant le désert Sahara, ou l'Océan Atlantique par l'entremise des navires dilapidés en passant par la Lybie où ils se font esclaves ou tombent victimes de la récolte des organes humains, un acte criminel et inhumain perpétré par quelques gangsters. Un bon nombre d'eux trouvent la mort à la suite des naufrages récurrents.

En dépit de ces événements tragiques, les Africains continuent à tenter d'émigrer en Europe en gros nombre (Onyemelukwe, *Heroism and Antiheroism* 108). Deux hommes ont embarqué clandestinement un avion à destination de Londres, partant de l'Afrique du Sud. Après 11 heures de vol, l'un d'eux est tombé mort sur le toit d'une compagnie de vêtements à Richmond aux environs de Londres lorsque l'avion s'approchait de l'Aéroport Heathrow. L'autre a été envoyé cas d'urgence à l'hôpital où il a survécu finalement (FoxNew.Com).

C'est l'immigration intercontinentale qui nous intéresse dans la présente étude. L'homo Sapiens est d'habitude aventurier. Pourtant, à l'heure actuelle, dans notre monde mondialisant, des facteurs outre que le goût de l'aventure pousse la plupart des gens à chercher à émigrer ailleurs surtout en Occident considéré comme un ailleurs meilleur, un paradis terrestre. On compte parmi les facteurs qui provoquent l'immigration les changements climatiques et écologiques, la violence sur toutes ses formes – les guerres, le génocide, les actes terroristes et surtout la violence structurale (la famine, la pauvreté, la misère, le chômage, la mendicité et la corruption).

Philippe Bernard note qu' : « On estime à 3 millions le nombre d'Africains installés en Europe » (19). Il affirme que « Les crises économiques et politiques jettent des populations sur le chemin de l'exil ou les conduisent à rechercher un ailleurs meilleur » (21). En essayant de définir le mot « immigration », Philippe Bernard met à nu d'autres causes d'immigration ce qui suit : « L'acte de quitter le pays où l'on est né pour trouver un ailleurs meilleur, poussé par l'oppression politique, la violence, la pauvreté » (11). Par cette définition de l'immigration, Bernard se met d'accord, en quelque sorte, avec Onyemelukwe concernant les facteurs déclencheurs du phénomène d'immigration : la violence.

Dans la présente étude, nous nous appuyons sur ce qui suit comme notre définition opérationnelle de l'immigration :

L'installation d'un individu ou d'un groupe de manière temporaire ou permanente dans un pays de l'Autre généralement, afin de s'échapper aux conditions défavorables du pays d'origine (la pauvreté, la faim, la misère, la guerre, l'exil etc.) et de jouir dans le pays d'accueil, qu'on a surnommé, sur un ton ironique, « le paradis terrestre » où l'on croit être béni facilement d'un emploi ou d'autres apports économiques (Onyemelukwe, « Identité changeante » 135).

De plus, nous utilisons la définition du mot « immigré » ou « immigrant » fourni par *Grand Larousse de la Langue Française Vol. 3* : « Qui immigrer, qui vient s'installer dans un pays étranger au sien. »

Signalons d'emblée que l'objectif de la présente étude est d'examiner minutieusement la vie frauduleuse des immigrés africains en France, comme nous la dépeint Alain Mabanckou dans *Bleu-blanc-rouge*, son premier roman, qui lui a remporté Le Grand Prix Littéraire de l'Afrique Noire. Ce roman a été publié en 1999. Alain Mabanckou est un écrivain de la migritude. C'est un ressortissant du Congo Brazzaville. Il est établi en France où il continue d'exercer son métier d'écrivain comme un bon nombre d'écrivains africains appartenant à ce nouveau courant de la littérature africaine que Chevrier a nommé « migritude » (Afrique (s)- sur-Seine). Nous nommons à titre d'exemple : Le Togolais Sami Tchak, le Guinéen Tierno Monémbo, la Sénégalaise Fatou Diome, le Djiboutien Abdourahmane Waberi et la Camerounaise Calixthe Beyala. Alain Mabanckou est un écrivain prolifique ayant à son actif une dizaine d'œuvres y inclus *Verre cassé* (2005), *Mémoires de porc-épic* (2006), *Black bazar* (2009) et *Lumières de Pointe-Noire* (2013).

On s'interroge, dans la présente étude, sur ce qui pousse les immigrés africains en Europe, précisément en France à mener une vie frauduleuse. Notre questionnement porte aussi sur les apports de ce genre de vie. Est-ce que la vie frauduleuse des immigrés africains en France a des conséquences positives ou négatives ou les deux ? Notre étude a pour tremplin le premier roman de Mabanckou, *Bleu-blanc-rouge*.

Elle s'appuie sur quelques concepts écocritiques notamment : la monoculture de l'esprit, la zoocritique, la violence lente et l'environnementalisme du pauvre. Elle privilégie aussi la sociologie et la psychanalyse. Nous examinons, de prime abord, quelques manifestations de la vie frauduleuse des immigrés africains en France. En deuxième lieu, nous mettons en examen les facteurs qui font naître la vie frauduleuse chez les immigrés africains en Europe dans *Bleu-blanc-rouge*. Nous analysons prochainement les apports positifs suivis des apports négatifs de cette vie frauduleuse avant d'aboutir à une conclusion.

### **Quelques manifestations de la vie frauduleuse des immigrés africains en France dans *Bleu-blanc-rouge***

Alain Mabanckou utilise Massala-Massala comme porte-parole pour décrire les immigrés africains à Paris comme des « noctambules » et des « conciliabules ». Le héros-narrateur s'interroge : « Qu'est-ce que je voyais devant moi ? Ces personnes noctambules. Ces conciliabules qui tiraient en longueur. Ces murmures sur le palier » (134). Un noctambule, d'après *Le Petit Robert 2013* est un individu « qui se promène où se divertit la nuit. » Selon le même dictionnaire, le mot « conciliabule » se réfère à une « réunion secrète de personnes soupçonnées de mauvais dessein ». Ces deux mots renferment en eux l'idée de ce qui a à voir avec les ténèbres, les affaires ténébreuses ; ce qui se fait en secret. Ils nous font penser aux types qui sont malhonnêtes, qui s'engagent dans des complots, des compromissions et des démarches frauduleuses. Cette description que nous fournit Mabanckou rime bien avec le caractère de Vautrin, le héros de *Le père Goriot* d'Honoré de Balzac. Cela rime bien aussi avec les personnages qui font circuler de la fausse monnaie dans *Les faux monnayeurs* d'André Gide. Mabanckou maintient par cette description que les immigrés africains en France sentent faux. Il procède de nous livrer une peinture par excellence de la vie frauduleuse des immigrés africains à Paris dans *Bleu-blanc-rouge*. Il dépeint en détail leurs activités qui font fi des règles établies et qui sont criminelles.

Remarquons bel et bien que plus d'une douzaine d'immigrés africains se couchent dans une pièce exigüe dans un immeuble dilapidé destiné à être démolit. Le numéro de l'arrêté municipal est écrit en rouge. Moki le propriétaire de ce lieu d'habitation clandestin exprime ses inquiétudes initiales à l'égard de cet immeuble en ces mots adressés à Massala-Massala : « Quant à cet immeuble, mets tes craintes au frigo, j'ai le contrôle de la situation. Il y a belle lurette que cette pancarte a été plantée là. Personne ici n'a aperçu un seul Caterpillar devant l'entrée » (135). Nous comprenons que cette pancarte à l'entrée de la grande porte cochère sur laquelle on lisait que le bâtiment le nôtre, était en cours de démolition a longtemps provoqué chez Moki une peur effroyable mais qui a fini par être refoulé dans l'inconscient. Nous constatons, à partir d'une analyse psychanalytique que cette peur-là surgit soudain dans la conscience de Moki, qui cette fois-ci est en mesure de mesurer la peur de Massala-Massala usant la sienne comme paramètre. Moki guidé par la longueur de la présence de cette pancarte sans action a dû conseiller le débarqué sur un ton positif qu'il n'y rien à craindre. Il lui dit, au contraire, qu'il a de la chance, qu'il doit s'estimer heureux de ne pas payer de loyer. Moki affirme fermement que : « c'est un bon départ pour les économies » (135).

Dans une société organisée, fondée sur des lois, on doit payer pour son logement. La loi exige ceci, sauf là où la personne se loge dans sa propre maison. Nous voyons ici plusieurs immigrés africains qui apprennent à vivre ensemble en grand nombre dans une pièce retrouvée dans un immeuble qu'on compte démolir. Ceci pour éviter de payer des loyers. Cette pratique sent de la tricherie, de la fourberie et dévoile fort bien le genre de vie qu'ils mènent en Occident, la vie frauduleuse. Moki ajoute qu' : « On te montrera les ficelles pour prendre l'argent là où il sommeille, sans trop suer » (136). Encore, ce propos de Moki nous dévoile son penchant frauduleux. Il prêche donc à ses compatriotes, ici le débarqué Massala-Massala, qu'on doit gagner de l'argent facilement. Concernant Préfet, personne ne sait par où il habite. Selon Massala-Massala :

Il avait tissé une toile de mystère sur son lieu de résidence. C'était cela sa force. Je le savais, il n'habitait nulle part. Qui de nous pouvait dire où il dormait ? L'existence de Préfet n'était pas ordinaire. Il s'était armé pour cela. Echapper à la police. Il s'était imposé une discipline drastique. Un emploi du temps complexe. Beaucoup d'entre nous renonceraient à une vie pareille. Il ne prenait pas le même itinéraire. Ses gestes ne devaient pas s'installer en habitude. Ne pas voir les mêmes gens. Ne pas leur laisser l'occasion de décider des rencontres. Ne pas leur annoncer sa visite. Arriver chez eux à l'improviste. Ne pas se faire photographier avec les autres Parisiens. Eviter les lieux publics comme les Hales, les Champs-Élysées... (197).

Il va sans dire que Préfet, pour échapper à la police vu qu'il se mêle aux affaires criminelles décide de vivre dans l'anonymat. Personne ne connaît sa résidence, son vrai nom et il préfère ne pas dévoiler son identité. C'est l'habitude des fourbes, des escrocs, voire des gens dans la vie réelle qui s'engagent dans les activités 419 et kidnapping.

Tel est Chukwudubem Chukwujeme Onwuamadike, le surnommé Evans, Uchenna Precious ressortissant de Nnewi à l'Etat d'Anambra au Nigeria, le milliardaire kidnapper, le champion de l'enlèvement arrêté à Lagos au mois de Juin, 2017. Tel est Godogodo ou Vampire (<https://m.youtube.com/watch?v=xx1p1IN6>). On décrira Préfet comme le génie du mal reflétant en quelque sorte le héros du roman *Le syndrome 419 : le frère terrible* écrit par le Nigérian Vincent Okeke. Il possède plusieurs noms, cet escroc international, ce que révèle cette publication journalistique : DIJON:

Faux ambassadeur mais authentique escroc.

« Un escroc international qui se présentant comme ancien ambassadeur de Bahamas, a été arrêté hier à Dijon. Kente Olivier Namba, originaire de Mameloum et âgé de quarante ans environ est fiché à l'office international de police criminelle sous divers noms d'emprunt comme Christopher Jameson, Orlando Brightwhyte, Yaws Koffi Mensah, Felix Sonny Jones ... » (128).

La possession d'une multiplicité de noms est donc un atout cher aux fourbes car ils en bénéficient pour échapper à la police. Il n'est pas étonnant que les immigrants africains dépeints dans *Bleu-blanc-rouge* possèdent chacun d'eux de multiples noms. Grâce à Préfet, Massala-Massala finit par avoir trois noms : Massala-Massala son vrai nom, Marcel Bonaventure, le nom d'adoption et Eric Jocelyn-Georges, le nom de travail. Moki se fait appeler l'Italien. Benos, le spécialiste en électroménager et en hi-fi, a été surnommé Conforama. Voici son nom commercial. Boulou, le spécialiste de l'immobilier s'appelle l'Agent immobilier. Massala-Massala a raison de dire que « chacun avait un pseudonyme qui évoquait son domaine d'activité » (145).

Parlons maintenant des travaux à proprement parler de ces immigrés africains dans *Bleu-blanc-rouge*. Il s'agit toujours de l'escroquerie. Commençons par Moki. Celui-ci a un bon flair vestimentaire. Il vend des vêtements et excelle dans ce commerce. Pourtant, il trompe beaucoup les gens. Il prétend voyager en Italie, partir pour Milan ou pour Naples ceci deux fois par mois. Selon le narrateur :

Il arrangeait ses sacs de voyage, prenait un blouson sur son bras et s'en allait. Nous savions que ce n'était qu'un simulacre. Un leurre. Il resterait en France. Il disparaîtrait deux ou trois jours et effectuerait ses achats à Aulnay-sous-Bois ou à La Varenne, localités de la banlieue parisienne. Il dormirait dans un hôtel d'une de ces villes pour accréditer son leurre. Il rentrerait un soir et revendrait ces vêtements deux fois plus cher (sic.) que dans les magasins où il les aurait achetés... (146).

Moki, l'Italien n'est pas honnête dans ses affaires. Il finit par extorquer de l'argent à ses clients qui, eux, lui accordent toute leur confiance et achètent les yeux fermés car ils connaissent son passé – « Un des anciens Aristocrates. Un des jeunes les plus élégants de l'époque. Un des Parisiens les plus célèbres du pays » (146). Certes, l'activité commerciale de Moki se caractérise par le mensonge, la tromperie et l'escroquerie. C'est de l'exploitation économique qu'il fait. Et sa survie dans le pays d'accueil tout comme sa célébrité au pays est ancrée dans une vie frauduleuse. On peut alors comprendre ce que Moki psalmodie à Massala-Massala comme philosophie : « tous les moyens vont être bons. Je dis bien, tous les moyens. Tu vas apprendre à vivre comme nous ici, il n'y a pas d'autre voie de réussite que celle-là (135). En d'autres termes, Moki dira « la fin justifie le moyen ».

Donc lui et les autres immigrés africains en France doivent faire n'importe quelle activité, peu importe sa nature basse et malhonnête, pour parvenir dans la vie. Considérons l'activité dont s'occupe Préfet, « l'individu le plus courtisé de milieu » (148). La tâche de la régularisation de Massala-Massala a été confiée à Préfet, qui met deux semaines à l'exécuter. Pourtant, il sent faux par cet acte.

Écoutons Massala-Massala :

J'avais un faux acte de naissance et une vraie déclaration de perte... j'étais devenu un citoyen français comme tout autre puisqu'on me délivra une carte d'identité en bonne et due forme. Mes nouveaux noms et prenoms étaient Marcel Bonaventure. J'étais né à Saint-Claude en Guadeloupe. Une contrée que j'ignorais et que je n'aurai pas pu situer sur une carte du monde. Préfet, lui, l'avait visité et se payait le luxe de me parler de la soufrière, ce volcan célèbre de la Guadeloupe, ainsi je pouvais m'en faire une idée précise sans l'avoir vue (161-162).

En scrutant la narration de Massala-Massala, nous constatons que Préfet se sert des moyens détournés pour lui obtenir les documents dont il a besoin pour séjourner en France. Il compte sur des pistes multiples pour accomplir ses activités frauduleuses.

Il a fait le monde antillais au point qu'il parle couramment le créole martiniquais et guadeloupéen. Certains de ses amis d'Outremer travaillent avec lui alors que d'autres sont poussés à son genre de travail « par le gain facile sans déclaration fiscale » (160). Ceux-ci lui vendent leur carte d'identité.

Les vendeurs s'arrangent pour entreprendre après une procédure de déclaration de perte. Puis ils disparaissent de Paris juste pour un moment. D'après le héros-narrateur :

Préfet avait acheté un acte de naissance vierge venant d'un des départements français d'outremer. Il l'avait rempli à un nom qui n'était pas le mien, l'avait signé et cacheté avec ses outils de travail, et nous nous étions présentés un matin à la mairie en prétextant une perte de ma carte d'identité française.... Une employée affable, dynamique... me fit signer un papier rose et me tendit... le formulaire de la déclaration de perte. Je signais avec une angoisse qui humectait ma main .... Je sortis ... avec ce document dans la poche (161).

Voilà que Préfet est vraiment malin, astucieux et hypocrite. Il va obliger Massala-Massala à travailler pour lui peu après. C'est une affaire frauduleuse car Massala-Massala a un nom outre que Marcel Bonaventure sur la carte d'identité : Eric Jocelyn-George. Les carnets de chèques sont au nom de cet Eric Jocelyn-George. Préfet lui dit qu'il va travailler avec ce nom. Lui, il se met à l'écart, laissant cette vente entre les mains de Massala-Massala. Du moment qu'il est arrêté par la police, Préfet disparaît. On n'arrive pas à le trouver car on ignore sa demeure. C'est ainsi qu'on met Massala-Massala en prison sans qu'il vienne à son secours compte prise qu'il est recherché par la police et qu'il risque d'être arrêté et même emprisonné lui aussi.

Notons que Préfet, ce génie du mal est connecté à un bon nombre d'immigrés africains à Paris ; des types comme Benos, Sotè le piocheur. Alain Mabanckou décrit Sotè comme « un personnage dont la fourberie se ressentait au premier contact (152).

Nous remarquons, dans cette étude que Mabanckou projette des immigrés africains qui s'adornent à la fourberie. Nulle n'est à l'abri de ce genre de vie. Ils sont tous des fourbes. Et on se demande pourquoi cet écrivain de la migritude nous a fourni une telle peinture. Est-ce que dans la vie réelle on ne trouve pas quelques immigrés africains en Occident qui mènent une vie honorable et honnête comme l'écrivain lui-même. On dira que l'auteur utilise ici une bonne image - hyperbole ou exagération - qui lui permet de mettre le relief sur la vie frauduleuse menée par les immigrés africains en France, ce qui est la cible de son attaque.

### **Qu'est-ce qui provoque la vie frauduleuse chez les immigrés africains dans le corpus ?**

Plusieurs facteurs semblent mener à une vie frauduleuse pour ce qui est des immigrants africains en France dans *Bleu-blanc-rouge*. Nous discutons quatre facteurs, ce qui suit.

#### **Etre en situation irrégulière**

Il s'agit, la plupart du temps, des immigrants africains qui sont dans une situation irrégulière. Ces sans-papiers ont de la difficulté à s'intégrer dans la société d'accueil.

Considérons le cas de Massala-Massala, le héros-narrateur du roman *Bleu-blanc-rouge*, un roman de focalisation zéro. Massala-Massala est à Paris à titre de touriste. Autrement dit, il est là en tant que visiteur et « non pour s'y établir définitivement » (138). Alors là, il ne possède aucun document lui permettant de travailler aussitôt et de se retrouver dans la rue « sans l'angoisse de rencontrer un agent de police » (138). Massala-Massala réfléchit ainsi : « Mon visa ne m'autorisait pas un long séjour en France.... Il me fallait des papiers. D'autres papiers si je devais résider longtemps en France. Autrement, je serais en situation irrégulière » (138).

Au début, Massala-Massala est désenchanté surtout pour le fait que Moki qui l'avait aidé à venir en France n'avait pas été « plus précis sur un certain nombre de choses. Sur l'essentiel » (129). Il suppose que Moki : « avait péché par omission. Une omission volontaire. La plus grave qui fût celle qu'on prend du temps à absoudre, tellement elle frôle le mensonge, l'hypocrisie et la lâcheté (129). Pour Massala-Massala, il faudrait que Moki lui avoir révélé avant de l'amener en France que « Paris est un grand garçon... Un grand garçon, majeur et vacciné » (135). Ceci au lieu de lui jouer un mauvais tour. Il se tue d'amertume. Pourtant, il compte sur Moki pour régler la situation déplorable dans laquelle il se trouve. Il n'est pas question de retourner chez lui car c'est pire.

### **Le rêve brisé au contact du réel**

Arrivé à Paris, les premières semaines passées, un mois entier et Massala-Massala reconnaît qu'il se trouve dans un autre monde où il voit devant lui « ces personnes noctambules. Ces conciliabules qui tiraient en longueur. Ces murmures sur le palier » (134). Il doute de sa présence « De ce Paris-là. Du Paris de Moki. Des autres compatriotes. De ceux qui le voyaient ainsi et qui s'en accommodaient » (134).

En fait, Massala-Massala est tout à fait déçu, désappointé, désenchanté devant la réalité en cours à Paris. Là où au lieu de rencontrer de vrais Parisiens comme reflété par Moki lorsqu'il revient au pays natal en vacances, il voit des compatriotes qualifiés de noctambules et de conciliabules. Ces deux mots comme soulevé plus haut donnent déjà l'idée des gens qui s'engagent dans une vie frauduleuse. Cette description est le contraire de ce qu'il aspire trouver à Paris. Que faire ? Devenir comme eux ? Voici une image trop loin de ce qu'il attend des Parisiens, une image paradoxale. Le choc de la réalité à Paris le ronge. Comment se débrouiller à réussir dans la vie, à faire comme Moki qui avait tant fait afin d'améliorer la situation socioéconomique de sa famille ? Que faire pour réaliser ses ambitions d'aider sa famille à sortir de l'état de pauvreté ? Écoutons son rêve : « D'abord envoyer de l'argent à mon père afin qu'il rembourse mon oncle. Ensuite démolir notre vieille maison en planches et la remplacer par une en dur. Une grande. Une magnifique villa.... J'achèterais aussi des voitures. Mes parents en feraient leur commerce.... Je n'oublierai pas une pompe à eau. De même l'électricité » (106-107).

Massala-Massala avait vraiment de grosses ambitions merveilleuses. Il comptait dépasser son maître, Moki. Alors, il est prêt à tout faire. Il avoue lui-même : « J'étais résolu à m'épuiser. A travailler en France vingt-quatre heures sur vingt-quatre » (108).

Un homme qui a pris une telle résolution peut facilement accepter de faire n'importe quoi afin de survivre. Il peut facilement s'engager dans des démarches frauduleuses pour s'assurer non seulement de sa survie dans la société d'accueil, mais aussi de la concrétisation de ses rêves. Ceci explique l'expérience de Massala-Massala à Paris et il est possible que cela explique aussi les expériences vécues par ses compatriotes, les anciens « débarqués » (139) devenus Parisiens comme Moki.

Il est intéressant de noter la décision finale de Massala-Massala face à la décristallisation du rêve au contact de la réalité après avoir réfléchi ainsi : « Qui, au pays saurait que je couchais par terre ? Qui au pays, saurait que je vivais dans cet immeuble ? » (139). Alors, il se met d'accord avec Moki qu'on ne croirait pas à ses jérémiades que « la religion du rêve est ancrée dans la conscience des jeunes du pays » et que « briser ces croyances, c'est exposer au destin réservé aux hérétiques » (139). Paris il affirme : « Je me sentais le devoir d'entretenir moi aussi le rêve. De le cajoler. De vivre avec. C'est ce que j'allais faire » (139). C'est à partir de ce moment qu'il décide de voir autrement les choses ; la joie de vivre lui revient, il recommence à sourire. Il est surnommé le débarqué et on le charge de faire la cuisine jusqu'à ce qu'il soit actif.

### **La discrimination**

Autre facteur et facteur majeur qui pousse les immigrés africains à Paris à mener une vie frauduleuse est la discrimination. Ces Africains immigrés à Paris comprennent bien leur situation d'immigré et la discrimination réservée à eux dans le champ de recrutement. Ils savent qu'on ne les embaucherait dans des travaux honorables mais à cause de la discrimination raciste, ils finiront par trouver des travaux minables, déshonorants et aux salaires dérisoires. C'est ainsi qu'ils se penchent à faire des activités qui leur rapporteront assez d'argent pour leur survie en France et pour améliorer la condition de vie à leurs parents au pays natal.

Alain Mabanckou nous révèle cette discrimination contre les immigrés africains de manière subtile à travers la bouche de Moki qui s'adresse à Massala-Massala : « Contente-toi de réaliser l'objectif qui t'a conduit jusqu'ici. Pour cela, tous les moyens vont être bons. Je dis bien, tous les moyens. Tu vas commencer par te remuer et à apprendre à vivre comme nous ici. Il n'y a pas d'autre voie de réussite que celle-là » (135).

Le romancier semble critiquer subtilement la tendance de la société parisienne à discriminer contre les immigrés africains dans le cadre de recrutement. Analysant ce phénomène de discrimination raciale sur le plan d'embauchement à partir du concept écocritique, la monoculture de l'esprit proposée par Vandana Shiva, on dira que les Français considèrent la diversité, les différences de couleur comme une maladie et s'intéressant à l'homogénéité prônent une race unique et une préoccupation exceptionnelle.

Voilà pourquoi ils ne veulent pas embaucher les immigrés africains dans le milieu écologique parce que pour eux, ce sont des gens de la peau noire, qui ont immigré d'un autre continent et race – l'Afrique et la race noire.

### Le souci de survie

La vérité c'est que parfois les immigrés africains en Occident s'y installent sans suffisamment de documents, sans papiers même d'où l'appellation « les sans-papiers ». En tant qu'étranger et sans papiers le choc de la réalité poussera l'individu à s'inquiéter sur comment survivre dans son pays d'accueil.

Dans l'état d'âme présent ce qui est essentiel est le souci de survie ; que faire pour survivre ? Voici ce qui les pousse à mener une vie frauduleuse. Scrutons le cas de Massala-Massala. Son visa épuisé depuis quelques semaines, il n'a alors plus le droit de vivre en France. Il faut régulariser son séjour à Paris. Il lui faut des documents nécessaires. Préfet l'aide à ce niveau. En plus, il se soucie de sa survie pour son séjour en France. Que faire ? Préfet lui propose quelque chose à faire. Massala-Massala s'inquiète de la nature fautive de ses documents et s'entretient avec Moki. Selon lui : « à trop accumuler les mensonges, la vérité pétrifierait ma langue jusqu'à la confesse... »(166). Moki lui donne ce conseil : « Je ne suis pas un moralisateur, je me contente de rendre ma vie et celle de ma famille le moins misérable possible au pays. Tu arriveras au même résultat d'ici-là si tu sais saisir les opportunités que te seront offertes, je dirai sur un plateau d'or, comme après-demain avec Préfet » (167).

Pour le convaincre à accepter l'offre que lui avait faite Préfet, il lui explique : « C'est un travail. Un vrai travail comme tout autre. Il n'y a pas de honte et de scrupules à entretenir. Pourquoi rougir de ça ? Qui a dit que l'argent avait une odeur ? » (166). Il lui avoue qu'il fait ce genre de boulot une fois par trimestre pour renflouer ses poches du moment que son commerce vestimentaire ne marche pas tellement. Moki ajoute : « Regarde bien mes mains, est-ce qu'elles sont sales ? Qui ne risque rien n'a rien » (166).

Ici, Moki relève la question de la saleté des mains lui demandant si ses mains utilisées pour faire ce genre de travail sont sales. Ceci nous renvoie à ce qu'il a proféré préalablement : « Qui a dit que l'argent avait une odeur ? C'est une question rhétorique. En fait, l'argent n'a pas d'odeur. Mais ici, Moki parle symboliquement concernant l'odeur de l'argent et la saleté des mains. C'est purement pour couvrir et exonérer la nature frauduleuse de leur boulot en France. Cette question posée par Moki nous fait penser à un homme qui autrefois travaillait la nuit à Onitsha, au Nigeria portant des seuils de caca des résidences d'une rue. C'était son travail à lui. Puis après quelques années, il a fini par acheter une voiture et sur la vitrine il a mis cette inscription : *O na esi nsi ?* (Ça [la voiture] pue du caca ?) (*Une énigme* 56). Cet événement s'est déroulé pendant l'enfance d'Onyemelukwe et elle l'a reflété dans son deuxième roman *Une énigme*. Pourtant, ce mec fait un travail honnête contrairement aux travaux malhonnêtes que font les immigrés africains à Paris.

La ressemblance réside dans le fait que l'un et l'autre est déshonorant. Moki, par ses réflexions-là veut dire que les immigrés africains n'ont rien à perdre en s'engageant dans des travaux frauduleux ; qu'il n'y a rien de honteux là-dedans. Mais a-t-il raison ? Non, absolument non ! Un proverbe anglais dit qu'« un bon nom vaut mieux que des richesses ».

Guidé par le bon conseil de son père, Massala-Massala est bien tourmenté de suivre le pas de Préfet. Moki, lui reproche d'être victime d'un rêve. Il admet que lui autrefois a également été victime de son propre rêve, ce rêve bleu-blanc-rouge mais qu'il ne se permet pas actuellement « de ne pas profiter des circonstances lorsqu'elles sont à mes pieds. Je me baisse et je ramasse, c'est tout » (166-167).

Massala-Massala se rappelle des paroles de sagesse de son père de n'écouter que la voie de sa conscience : « Sois prudent, regarde autour de toi et n'agis que lorsque ta conscience à toi, et non pas celle d'un autre, te guide. Ce seront mes dernières paroles, moi ton père, celui qui ne possède rien et qui n'envie rien à personne » (201). Massala-Massala désobéit à l'avis de son père et finit par agir non selon sa propre conscience mais selon la conscience de Moki d'où son échec et sa mise en prison.

Il nous paraît que la voix du romancier réverbère derrière ce conseil du père de Massala-Massala. Ceci parce que quoi qu'il critique la discrimination que la société française émet à l'égard des Africains immigrés en France en ce qui concerne emploi, il n'aime pas et donc expose et condamne la tendance chez les immigrés africains à se mêler aux opérations frauduleuses. Une question pertinente se pose, pourtant. Peuvent-ils survivre, réussir dans la vie sans suivre ces moyens détournés ? Un proverbe français ne dit-il pas que : « Le ventre affamé n'a pas d'oreille ? » Qu'est-ce que Mabanckou semble-t-il proposer comme moyen à résoudre ce problème auquel sont confrontés les immigrés africains en Occident ?

## Les apports de la vie frauduleuse des immigrés africains en France dans ce corpus

Notre étude a établi que la vie frauduleuse des immigrés africains en France selon la peinture d'Alain Mabanckou dans *Bleu, blanc rouge* a quelques apports positifs d'un côté et négatifs de l'autre.

### Apports positifs

Nous constatons deux apports positifs notamment : l'intégration au moins partielle de l'individu dans la société d'accueil et le gain matériel.

### L'intégration

Notre étude met à nu que malgré le fait que les immigrés africains dans *Bleu-blanc-rouge* se trouvent dans de diverses opérations frauduleuses, ce que déteste et dénonce Alain Mabanckou, ils se permettent par ces activités malhonnêtes de s'assurer de leur survie et puis de s'intégrer au moins partiellement dans la terre adoptive. Le héros-narrateur l'explique ainsi : « la réalité nue. L'impossibilité de faire marche arrière. L'obligation de s'intégrer dans un milieu » (130). Les personnages importants du roman notamment : Moki, Benos, Boulou, Soté et Préfet se sont intégrés à Paris exerçant leurs métiers frauduleux.

### Le gain matériel

Les immigrés africains, personnages projetés dans *Bleu-blanc-rouge* profitent de leurs activités frauduleuses pour s'accumuler des gains matériels. Prenons, par exemple, Préfet, le héros-narrateur rapporte que d'eux tous, c'est Préfet qui déclare le plus de revenus. « Il gagnait au moins quinze mille francs par semaine » (156). Soté le Piocheur, spécialiste des boîtes aux lettres, se déplace en Province dans des coins éloignés avec ses outils de travail et ses ingénieurs. De retour à Paris, le fruit de leur récolte s'arrachait sur le marché » (153). Moki lui, vend cher ses vêtements. Ils se vendent deux fois plus chers que dans les magasins où il les a achetés. Il fait bien des économies. Il fait de son mieux pour satisfaire aux besoins économiques des siens. C'est l'un des Parisiens les plus célèbres du pays. Même à Paris ce personnage est bien connu. C'est lui le propriétaire de ce lieu d'habitation clandestin des immigrés africains à Paris, cette pièce-là qui héberge la nuit plus d'une douzaine de compatriotes. Ils s'y couchent la nuit et disparaissent le jour. On peut apprécier les gains matériels de Moki chez lui au pays natal. Moki a beaucoup fait pour le bien-être de sa famille. Il leur a même acheté deux taxis.

Il a donc raison lorsqu'il dit à Massala-Massala que : « Je me contente de rendre ma vie et celle de ma famille les moins misérables possible au pays » (167). Moki sait fort bien l'objectif majeur de sa venue en France et il se penche vivement à faire concrétiser son rêve grâce à ses activités en France peu importe qu'elles soient malhonnêtes. Voilà pourquoi il vit de façon modérée en France. Il habite un immeuble destiné à être démolit avec d'autres occupants ; ceci pour éviter de payer le loyer. Aux dires de Moki : « en territoire étranger, dès qu'on s'achète un lit, on est cuit. On est foutu pour de bon. On finit par oublier le chemin de retour au pays » (137). Moki avoue qu'il a tout vu à Paris comment les immigrés africains dépensent leur argent, c'est-à-dire leur gain : « Des gars qui couraient le lendemain, dans un garage s'attraper une guimbarde avec leur premier gain. D'autres qui dormaient dans un hôtel cinq étoiles. D'autres encore qui allaient à Strasbourg-Saint-Denis sauter une prostituée à forte poitrine et au dernier de jument » (167).

Nous découvrons ainsi que parmi ces immigrés africains, il y a ceux qui sont vraiment sensés comme Moki et qui pensent au bercail et donc font des économies alors qu'il y a d'autres qui sont insensés et qui ne pensent jamais retourner à leur terre de naissance. Tel est Préfet qui malgré qu'il gagne le plus parmi les immigrés africains à Paris, n'a aucune affaire au pays pas même une maison. Il n'est pas retourné au bercail depuis une vingtaine d'années. « Sa famille – sa mère, ses frères et sœurs puisque son père avait rendu l'âme – croupissait dans une misère extrême, sans nouvelles de lui » (156).

### Apports négatifs

Nous découvrons trois apports négatifs de la vie frauduleuse des immigrants africains selon que nous les dépeint Mabanckou dans *Bleu-blanc-rouge*. Ce sont : la vie paradoxale, l'arrestation par la police et la mise en prison du criminel et le bannissement ou l'expulsion des coupables.



### La vie paradoxale

Nous constatons qu'un bon nombre d'immigrants africains, qui résident à Paris, mènent une vie paradoxale. Notons qu'il s'agit d'une variété de personnages aux multiples visages. Le héros-narrateur du roman observe que ce sont :

Des personnages complexes que je tentais de saisir. Ils jonglaient tous avec l'ombre et la lumière. Les masques qu'ils portaient le jour dissimulaient à merveille leur comportement nocturne et oblitéraient toute pulsion naturelle d'examen de conscience qui tourmenterait le commun des mortels. Ils possédaient un sixième sens aiguisé par l'expérience, les faits et l'observation de l'univers dans lequel ils se retrouvaient. Ils avaient su repérer à temps une faille dans cette société qui n'était pas la leur et pénétrer un monde qui leur était fermé (144).

L'emploi des mots et expressions paradoxaux dans cette description de Massala-Massala est significatif : l'ombre et la lumière, les masques qu'ils portaient le jour et leur comportement nocturne. Notons le paradoxe dans la juxtaposition des mots : ombre et lumière, nuit et jour, ce qui signifie l'obscurité ou les ténèbres par opposition à la clarté ou l'éclairage. Mabanckou, par l'entremise de ces métaphores, met en relief le contraste entre les Noirs et les Blancs, les Africains et les Français, ce dont il symbolise ici sur un ton ironique. L'auteur-narrateur nous révèle ici que les immigrants africains possèdent un sixième sens qui est aiguisé par l'expérience, les faits et l'observation de l'univers dans lequel ils se retrouvent ; c'est-à-dire, leur terre d'accueil, en Occident, la France. Ils reconnaissent qu'ils sont étrangers en France « cette société qui n'était pas la leur ». L'auteur, par la bouche du narrateur omniscient affirme avec fermeté que ces immigrants africains font des efforts « pour pénétrer un monde qui leur était fermé » (144). Le fait que ce monde d'autrui leur était fermé (appelant la discrimination contre eux) constitue leur obstacle majeur.

L'auteur paraît avoir expérimenté cette vie d'immigré africain en France d'où sa description avec netteté le noyau des problèmes auxquels se heurtent les immigrants africains en France et leurs efforts à les surmonter malgré la fermeture à eux de ce monde étranger. Ces expériences ont été refoulées dans l'inconscient de l'écrivain. Voyons que soudain, elles ont surgi trouvant expression dans l'imaginaire de Mabanckou. La possession du sixième sens est incontestablement nécessaire à l'immigré africain pour « envahir Paris » au dire de Préfet (155) pour s'assurer de sa survie dans ce monde de l'autre, « un monde qui lui était fermé ». Ceci explique relativement pourquoi les immigrants africains se lancent dans une vie frauduleuse et pour ce faire, ils sont obligés de porter les masques et de mener une vie paradoxale. Scrutons la vie paradoxale de Moki. Le héros-narrateur nous révèle que : « Moki avait deux visages.

Il portait plusieurs masques. Un masque pour le pays. Un autre pour Paris » (134). C'est un des plus célèbres du pays parmi les compatriotes en France. Il est bien connu et respecté au pays. Il a tant fait afin d'améliorer la condition de vie des siens. Il a fait construire une villa magnifique au pays chez lui. Il fait mettre l'électricité et une pompe à eau dans leur parcelle. Selon le narrateur : « Rares étaient maisons éclairées et pourvues en eau potable. L'installation de cette pompe à eau devint utile pour le quartier... Les jeunes se réunissaient le soir dans la rue principale, devant la villa, pour tirer parti de l'éclairage et discuter toute la nuit » (44). Nous pouvons décortiquer dans ce passage que Moki vient à l'aide non seulement de sa famille – parents, sœurs, frères, mais aussi d'autres compatriotes dans les parages.

De plus, Moki achète deux voitures en France et les envoie à sa famille pour leur servir de taxis. Ainsi la famille sera à l'abri du dénuement. Lorsque Moki revient au pays, ce qui suit est un grand événement. De grands préparatifs avant son retour et on se réjouit dès qu'il arrive. Il prend ses repas au vu et au su de tous. « Le père de Moki, lui, détaillait le repas de son fils qui mangeait convenablement : il prenait un apéritif, une entrée, un plat du vin rouge de France, du fromage, un dessert et du café. Comme en France, chez Digol... » (51).

Ce propos du père de Moki est ridicule. C'est une satire caustique vu qu'en France, Moki ne mange pas comme ça. Au pays, il mange comme un homme riche, un vrai Parisien. Paradoxalement, il mange comme un homme pauvre en France, lui et ses compatriotes qu'ils logent dans une pièce inhabitable. Comme nous le décrit Massala-Massala, le débarqué : « Dans la pièce, ils chuchotaient, décapsulaient des Heineken, mangeaient des poulets fumés et se couchaient vers deux heures du matin pour se lever à cinq heures » (136). Au pays comme déjà évoqué, Moki habite dans « une immense villa » (43). Paradoxalement, à Paris, plus d'une douzaine de compatriotes végètent dans une pauvre pièce. Parmi eux sont Moki et Massala-Massala. Celui-ci la décrit ainsi :

Nous n'avions pas d'ascenseur pour arriver jusqu'au septième. L'immeuble n'était pas éclairé et il exhalait la moisissure. Il n'avait pas d'autres occupants que nous. Nous entendions, depuis la chambre, tous ceux qui montaient ou descendaient. Des amis à Moki que je ne connaissais pas. Nous dormions tous là, chacun ignorant ce que l'autre faisait le jour. Ces amis arrivaient très tard dans la nuit telle des félins, des maîtres dans l'art de poser leurs pas sur les escaliers en bois sans les faire craquer (136).

Quel contraste vis-à-vis de la vie de Moki au pays natal. Cette habitation pauvre et misérable nous renvoie à celle de la famille Traoré dans *Maman a un amant* de Calixthe Beyala : « deux pièces sans ascenseur où toute la famille Traoré s'entasse comme une pile de couverture » (131).

Massala-Massala ajoute :

Nous nous réveillons le lendemain les uns sur les autres, tels des cadavres liés par le sort d'une fosse commune .... On ne devait pas trop gesticuler pendant son sommeil ni libérer des gaz. Nous nous pliions en quatre, certains sous la petite table en plastique, l'unique meuble de la pièce, d'autres dans les encoignures. Nous nous couchions à même le sol en déployant de grosses couvertures en laine (136-137).

Nous l'avons observé dans une étude antérieure que les écrivains de la migritude « nous livrent des représentations épouvantables dont les personnages immigrés africains qui végètent dans les conditions de vie défavorables et dédaigneuses » (Migritude 154). Imaginez le sort réservé à ces immigrés africains à Paris. C'est terrible. Rappelons que cet immeuble est destiné à être démoli. Et dans cette pièce d'une bonne, ces Parisiens se couchent au sol. Qui croirait que ces immigrés congolais à Paris résident dans ce genre d'immeuble ? Qui croirait au pays qu'ils se couchent par terre ? Surtout qui croirait que le Parisien le plus célèbre du pays, Moki lui-même, se couche par terre dans ce logement inhabitable ? Il est donc indiscutable que Moki mène une vie paradoxale. Alain Mabanckou nous fait songer à travers cette peinture lugubre, à la pauvreté et à la misère des immigrés africains à Paris. Pourtant, la plupart d'eux préfèrent végéter dans la pauvreté pour pouvoir accumuler leur gain afin d'améliorer la vie à leur peuple au pays natal. Tel est Moki, ce que nous dévoile sa philosophie exprimée à Massala-Massala : « Moki le propriétaire des lieux, professait qu'en territoire étranger, dès qu'on s'achète un lit, on est cuit. On est foutu pour de bon. On fait par oublier le chemin du retour au pays » (137). Son rêve de retour au pays natal et de porter du changement positif au pays se concrétise.

Par ailleurs, dans le cas de Préfet, c'est le contraire. C'est lui le premier à venir en France et il a aidé la plupart des Parisiens à séjourner en France car il vend à beaucoup d'entre eux un titre de séjour. En plus, il gagne le plus parmi les immigrés à Paris. Paradoxalement, Préfet n'a aucune affaire au pays, pas même une maison. « Il n'était pas retourné au bercail depuis une vingtaine d'années » (156). A la différence de Moki, Préfet vit comme un homme riche à l'étranger. Il porte « des vêtements luxueux, de grandes marques, des chaussures Weston en crocodile.... Il en avait les moyens. Il les achetait aux Champs-Élysées dans ce magasin célèbre où son visage n'était plus inconnu » (155).

Il est intéressant de noter que Préfet surnommé « le Sauveur de tous » à Paris n'est pas connu chez lui au Congo Brazzaville. Là-bas, il n'aide ni sa famille ni les autres compatriotes. Le héros-narrateur se lamente que : « Sa famille – sa mère, ses frères et sœurs puisque son père avait rendu l'âme – croupissait dans une misère extrême, sans nouvelles de lui. Il était coupé des réalités de son lieu de naissance et d'enfance » (156).

Quel paradoxe ! En nous appuyant sur les concepts écocritiques de la violence lente et de l'environnement du pauvre postulés par Rob Nixon nous attribuons ce paradoxe dans la vie de Préfet aux effets négatifs mais imperceptibles de la dictature au Congo sur lui. Remarquons qu'il est venu en France « Quand Pompidou venait d'accéder au pouvoir » (155). Georges Pompidou était l'ancien président de France (1969-1974). Il n'y avait pas de développement au pays à ce moment-là. Le propos de Massala-Massala qui suit nous traduit la critique que Mabanckou lance contre les effets négatifs de la dictature : « En ce temps-là, la télévision n'existait pas là-bas.... Une seule radio, celle de l'Etat et du Parti, passait et repassait les discours du Président à vie, les propos courtisans des membres du gouvernement ... » (157). Le « Président à vie » insinue un dictateur à la tête d'un gouvernement dictatorial. Un tel, comme c'est la pratique chez les dictateurs africains, veut toujours prolonger son mandat pour régner à jamais.

Le romancier nous narre un tas de développements récents au pays. Pourtant, puisque Préfet a été coupé des réalités de son lieu de naissance, il ignore ces nouveautés. De toute évidence, Préfet d'après le narrateur « avait tourné volontairement le dos au pays » (157). Même à la mort de son père, il n'est pas revenu. « Il avouait qu'il ne s'habituerait plus à l'existence de là-bas » (157). Mais est-ce que c'est pour cela qu'il abandonne les siens, et ne retourne plus au pays ? Peut-être partiellement car comme nous le révèle le narrateur, Préfet est devenu « un alcoolique impénitent » (158), ayant la réputation de ne pas avoir de domicile fixe à Paris malgré ses revenus occultes élevés. Comme expliqué plus haut, Préfet veut ainsi échapper à l'arrestation par la police qui le traque. C'est pour cela qu'il change plusieurs fois d'identité au moins une vingtaine de fois. Il n'est jamais le même. C'est un caméléon (155). Sa vie paradoxale saute bien aux yeux.

### **Arrestation par la police et la mise en prison**

A cause de la vie frauduleuse des immigrés africains en Occident, parfois on est arrêté, parfois on est mis en prison. Citons à titre d'exemple, Préfet qui a été arrêté par la police en raison de ses activités frauduleuses et emprisonné deux fois. La police le recherche toujours. Voilà pourquoi il invente des stratagèmes pour éviter son arrestation. Préfet, est le Parisien le plus recherché par la police française. Mais d'après le narrateur du roman en étude : « Il jurait qu'il n'irait plus en prison, qu'il avait non un sixième mais un septième sens infallible, qu'il avait le bras long ... (156). Il est à noter que plusieurs Parisiens ont été mis en prison à cause de lui. « On les prenait pour Préfet alors que lui courait toujours dans la ville (156).

Voici le sort de Massala-Massala que Préfet a engagé pour travailler pour lui. Lorsque la police l'a arrêté, il n'arrive pas à leur montrer le domicile de Préfet car personne ne connaît sa résidence. Alors on le met dans la maison d'arrêt. Après le jugement il a été puni. Le héros-narrateur lui-même nous rapporte qu'il a été : « Condamné pour complicité d'escroquerie, d'usurpation d'identité de faux et usage de faux et autres infractions tentaculaires dont les terminologies juridiques me firent bondir de la boîte des accusés. J'appris à mon plus grand désarroi que la loi française était plus rigide avec les complices qu'avec les auteurs principaux » (202). Angoissé, tourmenté, il est plein de regret. Après dix-huit mois, il sort de la maison d'arrêt.

### **Le bannissement ou l'expulsion**

Une autre conséquence négative de la vie frauduleuse des immigrés africains en France est le bannissement ou l'expulsion. Après que Massala-Massala sorte de la prison, le juge a branché qu'il retourne au pays natal. Il n'a pas de liberté de séjour en France.

Il rapporte ce que lui dit le juge : « Vous êtes libre, mais vous devez regagner votre pays car la France n'a plus besoin de vous (207). Il se sent : « évincé, répudié, indésirable » (207). L'expulsion est bien honteuse. Il réfléchit qu'il deviendrait la risée du quartier, qu'on se moquera de lui. Il se voit comme un bon à rien, une loque, un raté. Retourner comme ça les mains vides ? Il est complètement bouleversé et pense même au suicide. Mais en fin de compte, il se reconforte ; décide de revenir au pays.

Le jour de départ, il constate qu'il y a un bon nombre d'immigrés africains à part lui-même qu'on va expulser : « ils sont cernés par des policiers en uniforme, matraques à la main (219). Massala-Massala note qu'« On doit nous compter. Comme des marchandises. On compte les têtes. On se trompe. On recommence. On se trompe encore. On recommence de nouveau » (219-220).

L'emploi de la métaphore dérogatoire « marchandises » par l'auteur est à remarquer. Il l'utilise pour justifier la chosification de ces immigrés africains, ces Parisiens répudiés au pays natal en Afrique. La zoocritique nous permet de déceler cette réalité. Alain Mabanckou ne semble pas aimer ce traitement bestial versé aux Africains. Il se sert de son héros pour démasquer et dénoncer cette chosification et marginalisation des immigrés africains expulsés de France.

### **Conclusion**

Nous avons démontré, dans cette étude, que l'immigration est un défi mondial et que les immigrés africains face à la discrimination à leur lieu d'accueil sont plus ou moins obligés de mener une vie frauduleuse pour se permettre de réussir dans la vie ailleurs et chez eux. Nous constatons que leur vie frauduleuse a des conséquences aussi bien positives que négatives. Alain Mabanckou bien qu'il dénonce ouvertement la vie frauduleuse menée par les immigrés africains en Occident et précisément en France, il, en tant qu'humaniste, critique subtilement la discrimination dont souffrent ces immigrés africains dans la société française.

Ceci parce qu'ils sont obligés d'inventer des stratagèmes qui leur permettront à parvenir dans la vie. Il dénonce aussi leur chosification et marginalisation par les autorités françaises.

### Œuvres Citees

- Bernard, Philippe. *Immigration : le défi mondial*. Paris : Gallimard, 2002
- Beyala, Calixthe. *Maman a un amant*. Paris : J'ai lu, 1993.
- Chevrier, Jacques. « Afrique(s)-sur-Seine : Autour de la Notion de « Migritude » Repères, Revues des Littératures du sud No. 155-156. Identité Littéraire. Juillet – décembre 2004.  
<<http://www.adpf.asso.fr/librairie/derniers/pdf/155-156-3pdf>>.  
<FoxNews.com June 19, 2015>.  
<<https://m.youtube.com/watch?V=xx1p1IN6>>.
- Guilbert, Louis, Rene Lagaine et Georges Niobey, eds. *Grand Larousse de la Langue Française Vol. 3*. Paris : Librairie Larousse, 1972.
- Okeke, Vincent. *Le syndrome 419 : Le frère terrible*. Owerri :Carvin Publishers, 2001.
- Onyemelukwe, Ifeoma Mabel. *Heroism and Antiheroism in Literature in French: Can You See!* An Inaugural Lecture Series No. 06/15. Zaria: Ahmadu Bello University, Zaria, 2015.
- . « Identité changeante du protagoniste Azouz Begag dans *Le gone du Chaabad'*Azouz Begag. » *ABUDoF Journal of Humanities, Department of French, Ahmadu Bello University, Zaria*. 2.5(2015): 131 – 151.
- . « Migritude : nouvelle direction de la littérature africaine. » Ifeoma Mabel Onyemelukwe, ed. *New Perspective in African Literature and Criticism*. Zaria: Department of French, Ahmadu Bello University, Zaria, 2015: 148-165.
- . *Une énigme*. Zaria: Labelle Educational Publishers, 2010.
- Robert, Paul. *Le Petit Robert 2013*. Paris : Dictionnaires Le Robert, 2013